

Oiseaux

Kawkab al-Sharq, 2 mai 1933

Dans l'atmosphère de l'Égypte en ce moment, des oiseaux planent par moments, se posent à d'autres, et vont et viennent entre les bureaux des ministres et les rédactions de certains journaux, faisant escale dans les assemblées des gens au Caire et dans les provinces. Ces oiseaux ne sont pas beaux de forme, ni agréables à voir ; ils ne sont pas légers dans leurs mouvements, ni gracieux dans leur vol et leurs posées. Ils sont laids, repoussants et effrayants — lourds d'ombre, aux larges ailes. Ils n'ont pas la voix douce, ni le chant mélodieux, et ils ne font pas entendre aux gens le chant des rossignols ; leur voix est hideuse, leur note discordante, et ils craillent comme des hiboux. Leurs noms ne sont pas des noms qui invitent à l'optimisme, à l'attente du bien ou au sourire de l'espoir ; ce sont des noms qui invitent au pessimisme, à l'anticipation du mal et au souvenir du désespoir. Certains se nomment le Mensonge ; certains se nomment la Divulgation du Secret ; et certains se nomment le Soupçon. Ces oiseaux sont en agitation dans toute l'atmosphère de l'Égypte, la corrompant le plus profondément. Ils battent des ailes d'un battement violent qui assourdit presque les oreilles. De temps à autre ils poussent des cris discordants qui terrorisent les âmes. Ils répandent dans l'air une odeur fétide qui offense les sens. Et ils sont sur le point de conduire les Égyptiens, si on ne les chasse pas de leur atmosphère, vers un grand mal !

Un journal annonça à ses lecteurs le mardi que le Premier ministre avait parlé par téléphone au ministre plénipotentiaire de l'Égypte à Londres, et le Premier ministre garda le silence sur cette nouvelle. Le lendemain, un autre journal rapporta que notre ministre plénipotentiaire à Londres avait informé son correspondant qu'il y avait bien eu une conversation téléphonique entre lui et le Premier ministre.

Le Premier ministre garda le silence sur cette nouvelle pendant plusieurs jours, tandis que les journaux s'emparaient de la nouvelle pour l'interpréter et la commenter — le Premier ministre silencieux et ne parlant pas, immobile et ne bougeant pas, atone et ne montrant pas le moindre signe d'activité — jusqu'à hier soir, où le Premier ministre

prétendit à al-Muqaṭṭam que la conversation téléphonique n'avait pas eu lieu. Où se trouve donc la vérité ? Et où le mensonge ? À qui demander l'honnêteté ? Et sur qui faire peser la responsabilité du mensonge ?

Al-Muqaṭṭam prétendit qu'une partie responsable en Égypte avait parlé par téléphone au ministre de l'Égypte à Londres ; al-Balāgh prétendit que le ministre plénipotentiaire de l'Égypte à Londres avait informé son correspondant que cette conversation avait bien eu lieu ; et le Premier ministre prétendit, quelques jours plus tard, que cette conversation n'avait pas eu lieu. Il y a donc là un oiseau laid de forme, hideux d'aspect et criard de voix, qui va et vient entre la rédaction d'al-Muqaṭṭam, la rédaction d'al-Balāgh, la Légation égyptienne à Londres et le bureau du Premier ministre. Le nom de cet oiseau est trop laid pour désigner l'honnêteté, la bonne foi ou l'amour de la vérité. Il ne sait pas où il posera parmi ces lieux entre lesquels il va et vient ; il ne trouvera ni paix ni repos tant qu'il n'aura pas trouvé une perche où se poser et un nid où se réfugier. Et il continuera à corrompre l'atmosphère par ses cris discordants et son odeur nuisible jusqu'à ce qu'il soit chassé de cette atmosphère et renvoyé à son nid, loin des oreilles, des yeux et des nez !

Un autre journal prétendit avant-hier que le Premier ministre avait parlé à ses collègues lors de leur réunion du jeudi en leur rapportant des nouvelles politiques qui lui étaient parvenues de cette conversation téléphonique déconcertante, dont certaines concernaient le Haut-Commissaire et certaines concernaient le comité anglo-égyptien — toutes gravitant autour du maintien ou de la chute du cabinet. Mais à peine la journée avançait-elle que le Premier ministre donnait à al-Ahrām un démenti catégorique de ce qu'elle avait publié ; et le lendemain matin al-Ahrām confirmait ce qu'elle avait dit, réfutait le démenti du Premier ministre, et son correspondant déclarait ouvertement et hardiment qu'il avait entendu ces nouvelles de la bouche de plus d'un ministre.

Puis la journée avançait, le soir venait, la nuit tombait et se levait, et le jour se levait — et pendant tout cela les journaux liés au Premier ministre, les journaux qui parlent en son nom, apparaissaient : le Premier ministre silencieux et ne parlant pas, immobile et ne bougeant pas, calme

et n'ayant aucune part d'activité ; et les journaux qui s'occupent de lui, qui parlent en son nom et lui obéissent, silencieux comme lui et ne parlant pas, immobiles comme lui et ne bougeant pas, calmes comme lui et sans activité. Et pourtant, comme ces journaux sont capables de parler quand ils veulent se mêler, avec la vérité et le mensonge à la fois, des affaires dans lesquelles ils veulent se mêler.

Il y a donc un autre oiseau, laid de forme et hideux d'aspect, dont le nom ne désigne ni l'honnêteté ni la bonne foi ni l'amour de la vérité — qui va et vient entre al-Ahrām et le bureau du Premier ministre, ne sachant où il se posera. Il continuera à corrompre l'atmosphère et à blesser les âmes jusqu'à ce qu'il soit renvoyé dans un nid où il pourra se cacher. Et il y a encore un autre oiseau, pas moins mauvais ni moins abominable que celui-là, dont le nom ne désigne ni la fidélité dans la parole, ni la garde de ce qui est caché, ni la préservation des secrets — qui va et vient entre les bureaux des ministres, ne sachant dans lequel se réfugier ni sur lequel se poser ; il continuera à corrompre l'atmosphère et à blesser les âmes jusqu'à ce que son mal soit écarté des gens.

Et puis il y a encore un autre oiseau — effrayant et alarmant, pas entièrement hideux, pas entièrement laid, mais un mélange des deux. En lui réside la réprobation du mal, la répugnance pour le mensonge et la divulgation des secrets ; en lui réside la recherche du bien, la poursuite de la vérité, le zèle pour l'honnêteté et la garde de ce qui est caché. Cet oiseau était vigilant comme celui qui semble dormir, actif comme celui qui semble calme, en mouvement comme celui qui semble immobile — et quand ces oiseaux discordants ont poussé leurs cris incessants, il s'est élancé de sa vigilance et de son activité avec une force considérable. Il vole dans toute atmosphère, se pose à toute assemblée, écoute toute conversation, capte toute nouvelle, et refuse de laisser les gens se reposer ou trouver la tranquillité jusqu'à ce qu'ils voient clairement, en même temps que lui, la face de la vérité dans ce qui a été dit et dans ce qui se dit. Il refuse de laisser les gens se reposer jusqu'à ce qu'ils sachent qui a dit la vérité dans l'affaire de la conversation téléphonique. Est-ce le Premier ministre ? Alors il faut demander au ministre plénipotentiaire de l'Égypte à Londres comment il a attribué au Premier ministre autre chose que la vérité, et comment il a rapporté ce qui n'avait pas eu lieu. Ou

est-ce le ministre plénipotentiaire de l'Égypte à Londres ? Alors il faut demander au Premier ministre comment il s'est permis de démentir un ministre qui représente la dignité et la majesté de l'Égypte dans un pays étranger — l'Angleterre — et auprès d'un peuple étranger — les Anglais. Ou bien sont-ce les journaux, qui ont attribué aux deux hommes ce qu'aucun des deux n'a dit, et ajouté aux deux hommes ce qu'aucun des deux n'a fait ? Il faut demander à ces journaux comment ils se sont permis d'exposer le Premier ministre et un ministre plénipotentiaire de l'État à ce que l'on dit d'eux — l'un ou les deux — de dépassement de la vérité et d'éloignement du droit.

Cet oiseau nommé le Soupçon n'a pas envie de se reposer, ni de laisser les gens se reposer, jusqu'à ce qu'il voie et qu'ils voient avec lui la face de la vérité brillante et lumineuse — dans ce qui s'est passé entre al-Ahrām et le Premier ministre, ou disons dans ce qui s'est passé entre le Premier ministre et ses collègues. Car le silence du cabinet devant le défi d'al-Ahrām, le silence des journaux du cabinet devant ce défi, et le plongement de ce cabinet et de ses journaux dans un silence profond après la publication du correspondant d'al-Ahrām le matin d'hier — c'est là une preuve claire que l'homme n'a rien inventé ni fabriqué ; il a été informé et a donc parlé ; il a été mis au courant de quelque chose et l'a donc diffusé auprès de ses lecteurs. Et il est fort probable que ceux qui lui ont parlé avaient voulu lui faire diffuser cet entretien pour rassurer les gens sur le fait que le cabinet n'avait rien à craindre.

Il apparaît donc qu'al-Ahrām est sorti de cette bataille victorieux et sincère — sans faute à lui reprocher et sans blâme. Cet oiseau veut établir — et veut que les gens établissent avec lui — lequel d'entre eux a dit autre chose que la vérité. Sont-ce les ministres ? Alors il faut leur demander comment ils ont attribué à leur chef ce qu'il n'a pas dit, et lui ont imputé ce qui n'émanait pas de lui. Car s'ils prétendent que leur chef leur a dit ce qu'ils ont rapporté de lui, il faut leur demander comment ils ont divulgué son secret, découvert ce qu'il cachait, et n'ont ni préservé ce qui était caché ni honoré leur devoir de discrétion.

Ou est-ce le Premier ministre ? Alors il faut lui demander quand il a dit autre chose que la vérité. Était-ce quand il a dit à certains de ses

collègues ce qu'al-Ahrām a publié — auquel cas il n'a pas été franc avec eux, ne leur a pas montré le visage manifeste de la chose, mais les a trompés avec des espoirs et nourris d'illusions ? Ou était-ce quand il a démenti ce qu'al-Ahrām avait publié, sachant qu'al-Ahrām n'avait publié que la vérité et ne dit que des faits avérés ? Dans ce cas il faut lui demander comment il s'est permis de faire face à toute la nation ouvertement avec autre chose que la vérité, et de le faire délibérément, sachant pertinemment que cette délibération est quelque chose que ni la politique ne permet ni la morale n'agrée.

Voyez-vous cette atmosphère déplorable dans laquelle nous vivons ? Voyez-vous cet environnement suffocant dans lequel nous nous débattons ? Voyez-vous comment la vérité et le mensonge se mêlent ? Voyez-vous comment le droit et le tort se confondent ? Voyez-vous comment l'honnêteté et la trahison s'enchevêtrent ? Voyez-vous comment le soupçon est devenu un des principes de la politique, et un des fondements de la relation entre les gouvernants et les gouvernés ? Voyez-vous tout cela ? Y avez-vous réfléchi ? Avez-vous mesuré tout cela à l'aune de l'amour que les gens portent au cabinet, de leur confiance en lui et de leur sérénité à son égard ? Avez-vous mesuré l'effet de tout cela sur les mœurs des gens dans leurs rapports les uns avec les autres, dans leurs conversations les uns avec les autres, dans la confiance qu'ils s'accordent les uns aux autres pour garder les secrets ? N'êtes-vous pas d'accord avec moi que ces oiseaux hideux et discordants qui sont en agitation dans l'atmosphère de l'Égypte maintenant, la remplissant de corruption et de mal, méritent d'être chassés de cette atmosphère pour que quelque chose de bon et de sain y revienne ?

Vous voyez en effet les choses comme je les vois, et vous êtes aussi désireux que moi que l'atmosphère s'éclaircisse pour que la politique se redresse et que les mœurs se réforment. Mais qui est-ce qui peut chasser ces oiseaux corrompteurs de l'atmosphère de l'Égypte ? L'un de deux hommes : le Premier ministre, quand il démissionne — ou le Procureur général, quand il ordonne une enquête.